

## L'enfance d'Alexandre

Le 18 mai 1152 fut un grand jour pour la région Aquitaine, car non seulement Aliénor épousait Henri en la Cathédrale Saint-André de Bordeaux, mais Alexandre naissait à quelques lieues de là.

L'alliance d'Aliénor d'Aquitaine avec le roi d'Angleterre allait permettre à la Guyenne d'entrer dans une phase d'essor économique exceptionnel qui sera une opportunité que le comte Philippe des Trois-Tours saisira avec force.

Étant négociant en vins, ce mariage allait lui apporter des contrats très importants avec l'Angleterre dont il saura, en bon commerçant qu'il était, tirer un grand profit.

Ce que lui offrit aussi ce jour qu'il considéra alors doublement béni, était la naissance de son fils unique Alexandre, issu de son alliance avec la fille du duc de Beaurepaire répondant au prénom d'Adélaïde.

On m'a dit bien, plus tard, que je me suis mis à pleurer dans les premiers instants que je parus dans la chambre de ma mère, au sortir de ses entrailles. Mes cris étaient un très bon signe, car je serai fort et viril, un vrai combattant digne du nom que je venais juste de recevoir et de mon père bouffi d'orgueil.



Moi, je ne m'attends à rien, je sors d'un endroit chaud et douillet et je me retrouve dans une grande pièce froide. La température, en ce mois de mai, me semble un peu fraîche. En fait, qu'est-ce que j'y connais, moi, du temps qu'il fait, je viens d'arriver. Alors, pour montrer mon désaccord de m'être trouvé où je n'avais pas demandé, je ne n'ai rien de mieux à faire, qu'à crier de telle façon, que mes poumons s'emplissent de l'air de la pièce.

Finalement, le résultat m'est bénéfique, car je me mets à respirer. Que la nature fait bien les choses.

La sensation ne m'est pas du tout désagréable, je dois dire, mais tout ce bruit autour de moi, tous ces gens qui me regardent, sourient, qui applaudissent même, me font presque peur.

Alors je sens que quelqu'un me prend et me soulève, puis on me pose délicatement entre les bras de cette femme qui est la seule personne allongée de toute l'assistance. Je sais que je la connais, la comtesse, car c'est ma mère, et ça fait neuf mois que nous nous fréquentons, si j'ose dire.

Du coup, je profite de ce moment particulier, pour reprendre le sommeil d'où on vient de me tirer.



Le jour de ma naissance, mon géniteur n'était pas présent, car il parlait de vin avec un marchand anglais et leurs affaires étaient très importantes. Les bateaux devaient quitter le port avant que la mer fût trop mauvaise. Mon père savait, de toute façon, qu'il me verrait à son retour au château.

Quand il apprit que son épouse avait mis au monde un enfant du bon sexe, il fut fou de joie, au point qu'il offrit à tout son entourage, une tournée généreuse de son meilleur vin et qu'il organisa céans une réception pour le lendemain, à laquelle les personnages les plus importants et les plus en vue de Bordeaux allaient assister. Ils seraient accompagnés de leurs épouses et de tout le gratin. Mon père aurait préféré que la fête se passât le soir même de ma venue au monde, c'était plus dans les traditions familiales. Mais le mariage royal avait la primauté sur la naissance du fils aîné d'un noble régional ! C'est pourquoi, afin de s'assurer de la présence d'un maximum de têtes importantes, il avait dû reculer le dîner d'une journée.



La réception fut grandiose m'a-t-on dit plus tard. Elle eut lieu sans ma mère qui était trop fatiguée et qui ne pouvait pas encore se lever. Moi aussi, je n'y ai pas participé, ça

n'aurait d'ailleurs pas servi à grand-chose. Je fis juste une apparition éclair au bout des bras de mon père, tous les invités applaudirent et je rejoignis rapidement mon berceau afin que je continuasse ma sieste bien méritée.



Les biberons se succèdent au rythme de mes cris et de mes langes qui sont changés régulièrement. De ce fait, je reste au sec plus longtemps, ce qui est un avantage non négligeable, croyez-moi.

Je suis né « bien né » et on ne cessera de me le dire durant toute ma vie.

D'un père noble, riche et célèbre et d'une mère aimante et attentionnée.

Ma maman est pleine d'attentions, c'est sûr, mais elle ne fait pas mon éducation.

Aujourd'hui, j'ai dix ans et c'est le frère Augustin, un bénédictin, qui assure la transmission de son savoir.

Il m'apprend les mathématiques, la géographie, le français, l'anglais et le latin. Il en profite aussi pour me lire la Bible et me donner des explications sur les aventures qui s'y déroulent.

En général ici, les gens parlent patois, mais il est bien vu pour un fils de noble appelé à prendre la suite de son père, de connaître la langue du roi de France pour les arts de la

guerre et celle du roi d'Angleterre pour le commerce notamment. Quant au latin je pense que c'est pour les matières médicales et les moments passés à l'église.

La Guyenne appartient à Henri II le roi d'Angleterre, issu de la famille des Plantagenêt, qui vient donc de marier l'ex-épouse du roi de France, mais qui est surtout la célèbre fille héritière de feu Guillaume, le duc d'Aquitaine.



En dehors des matières théoriques vues avec le frère Augustin, je reçois quotidiennement une éducation militaire que le lieutenant Geoffrey « la main rouge » nous donne avec Nicolas, le fils du métayer, qui a deux ans de moins que moi et qui est destiné, par mon père le comte, à me servir de compagnon de jeu. Comme je suis le seul enfant, et vu l'âge de mes parents, je risque fort d'être aussi le dernier. Je considère donc Nicolas comme mon frère.

Le maître d'armes est ainsi appelé, à cause du nombre incalculable de victimes que cette main avait fait durant les années de combat que ce lieutenant avait passées aux côtés de mon père.

Il m'impressionne beaucoup, pas uniquement à cause du nom que chacun lui donne, mais par son allure de vieux

roublard, son œil droit toujours à moitié ouvert ou à demi fermé, comme on veut, et parce qu'il parle d'une voix forte et rocailleuse qui ne supporte pas qu'on l'interrompe. Il semble venu du fond des âges. C'est ça, je pense, qui m'impressionne aussi !

Avec lui, Nicolas et moi passons quand même de bons moments.

Aujourd'hui, j'ai appris à monter Arion, du même nom que le cheval de la mythologie grecque, qui était doté, paraît-il, de la parole. Ne croyez pas que je lui ai donné ce nom pour faire bien. C'est parce que père me l'a offert, le jour où le frère Augustin nous avait justement dispensé un cours sur la mythologie grecque. Le hasard fait bien les choses !

Ma monture n'a jamais rien dit, elle aussi, mais je l'aime bien quand même, il est gentil et pas sauvage du tout, alors, nous deux, on part de temps en temps faire une balade dans le parc du château. Nous sommes toujours suivis de Nicolas sur son beau destrier noir et très âgé appelé Cato.

Je ne sais pas pourquoi Nicolas a donné ce nom bizarre qui ne ressemble à rien, à la vieille jument qui lui sert de transporteur, les jours de promenade, mais c'est ainsi qu'elle s'appelle. On n'y peut plus rien, malheureusement.

Les jours de grandes victoires, je me prends pour le meilleur de tous les soldats. Je suis le premier arrivé sur les champs de bataille et le dernier parti. Mon armée, étant composée du jeune Nico et de son Cato, a bien du mal à me suivre.

C'est normal après tout, ne suis-je pas le fils du comte des Trois-Tours ?



Le château, en effet, ne dispose que de trois tours. Ce sont de très belles tours en vérité, mais il n'y en a que trois et non quatre comme on pourrait s'y attendre pour un tel édifice.

Le phénomène étant si ancien que la famille a fini par en prendre le nom. Pour moi, jeune gamin de dix ans, je trouve ça amusant, mais j'aurais quand même préféré qu'il en eût quatre. J'aurais pu avoir un autre nom qui m'aurait probablement donné plus de panache ! Mais les choses sont ainsi et je ne peux pas les changer.

Ma nourrice est un dragon. Ne croyez pas que je parle de cet animal que l'on rencontre parfois après avoir franchi l'orée de certains bois reculés, mais d'une vieille Anglaise qui doit bien avoir trente-cinq ans, toujours vêtue de noir le teint pâle et l'air méchant. Elle est censée m'inculquer les bonnes

manières et veiller sur moi quand aucun de mes professeurs n'est là pour le faire.

Moi je trouve que je veille bien assez sur ma personne et que sa présence n'est pas indispensable, voire déconseillée.

Mes parents étant d'un avis contraire je dois subir la vieille femme qui n'a jamais dû sourire une seule fois dans sa triste vie. Alors j'en profite un peu, elle est pour moi l'ennemi désigné, celui contre lequel je guerroye souvent.

Malheureusement, c'est toujours elle qui gagne les combats et je dois battre pavillon. Mais mon esprit revancharde me laisse beaucoup d'espoir ce qui me fait reprendre la lutte dès le lendemain.



Nicolas et moi, nous n'avons que deux ans d'écart. Il est comme mon petit frère et pas du tout ce pour quoi il est fait.

Non, il n'est pas là que pour me tenir compagnie, non il ne fait pas que m'aider quand j'ai besoin d'un coup de main, non il n'est pas mon serviteur, mais mon frère, mon ami fidèle.

Il est toujours de bons conseils, sans cesse très posé, face à ma fougue de chevalier, mon ombre bienveillante, voilà ce qu'il est Nicolas, mon ombre bienveillante !



Ce matin du 18 mai 1167, je me lève bien plus vite que d'habitude, car je sais que c'est aujourd'hui que commence un jour exceptionnel. En effet, je vais fêter mes quinze ans.

Nicolas est déjà debout, au pied mon lit. Il me présente mes vêtements pour honorer ce moment mémorable.

Nous sommes tous les deux extrêmement nerveux, car mon père m'a promis un cadeau formidable pour ma quinzième année sur terre et je me sens très impatient, alors que le soleil vient juste de se lever.

Avec Nico, nous échangeons des sourires et des rires complices, il a toujours tout partagé avec moi, mes joies et mes peines. Ceci étant dit, des peines je ne peux pas dire en avoir eu beaucoup. A part le jour de la mort d'Arion, mon cheval, qui avait reçu une maladie incurable et qui avait disparu dans l'écurie un soir sans que je le revoie.



Alors donc, ce grand jour commence sous de beaux auspices, ma mère m'accueille un sourire radieux sur le visage et mon père, en venant me prendre par les épaules, comme il le fait parfois avec les hommes de sa garde quand il est fier d'eux.

« Mon fils, mon très cher enfant, aujourd'hui je vais t'emmener avec moi à Bordeaux. Je vais te montrer comment on doit faire des affaires ! »

J'ai beau regarder mon père sans comprendre, je vois qu'il est content de son cadeau, lui au moins.

Il m'est difficile de dire combien j'ai du mal à apprécier le présent, mais la joie de mes parents et si grande, que je ne peux que m'y associer, déçu d'avoir atteint déjà ma quinzième année.

## L'éducation

Heureusement que le petit-déjeuner est bien copieux, car j'ai une faim de loup que la nouvelle de mon superbe présent d'anniversaire n'a pas coupé.

Mère me regarde tendrement. Elle vient me déposer un baiser sur le front accompagné d'un « Je te souhaite un bon anniversaire, Alexandre, mon chéri ».

Une mère n'est pas celle qui doit apporter à un jeune homme d'ascendance noble son présent le jour commémorant sa naissance. Ça ne se fait pas chez nous, c'est au père de le faire. Et il l'a fait, mais son plaisir n'est pas partagé. Je sais bien que de se débrouiller en affaires est très important pour faire vivre une famille, mais je ne me sens pas suffisamment homme pour affronter déjà les responsabilités d'adultes.



Le comte qui est d'une intelligence certainement supérieure à la moyenne, s'approche de son enfant et lui dit alors « Tu vois mon fils, c'est grâce à mon travail et à mon savoir-faire concernant la façon de mener des affaires que mon père m'a enseignée, que je peux subvenir à tes besoins, entretenir le château et payer le personnel. Être noble n'est pas aussi simple

que ça, il faut en avoir les moyens or, les guerres et les problèmes politiques ne me facilitent pas la tâche. Les revenus de nos terres sont insuffisants à cause de la famine et de la misère, dues à des conflits incessants entre le roi de France et celui d'Angleterre.

Alors je dois trouver de quoi faire vivre nos gens par des moyens complémentaires qui viennent du commerce.

Plus tard, tu sauras combien le cadeau que je te fais aujourd'hui est d'une grande importance.

Je tenais à ce que tu le comprennes et je crois que c'est fait. Nous irons tous les deux à Bordeaux comme je te l'ai dit, mais avant je voudrais te remettre quelque chose. »

C'est dans un geste cérémonieux que le comte frappe dans ses mains pour appeler un valet afin qu'il entre, muni d'un grand paquet emballé, posé sur ses bras.

Le moment que j'attendais tant est enfin arrivé, il me semble. Je me demande bien ce que ça peut être, je sais que je n'ai pas le droit de bouger ni de faire voir mon impatience, mon père ne le tolérerait pas. Il m'a toujours dit que les sentiments ne doivent pas se montrer si on veut avoir un minimum d'emprise sur les gens.

Alors je bous d'empressement, pourvu que

le comte ne prenne pas tout son temps avant de me remettre ce que le valet vient d'apporter.

« Mon cher fils, je t'offre ce présent qui a appartenu à ton grand-père, mon père, qui était comte avant moi. »

Monsieur le comte Philippe des Trois-Tours, avec beaucoup de solennité, prend l'objet des bras du serviteur et me le propose.

Je dois remercier et ouvrir, sans empressement aucun, mais je comprends très vite de quoi il s'agit.

« Vous me faites un très grand honneur père, de me confier l'épée de mon aïeul, le comte des Trois-Tours. Je vous assure que j'en ferai bon usage et que je ne vous décevrai pas. »

Il me regarde avec un sourire. Je crois qu'une larme brille dans le coin d'un de ses yeux noirs. Je prends peut-être mes désirs pour des réalités. Un homme ne pleure pas. Quant à moi je suis ravi, je suis enfin un vrai chevalier, un combattant auquel il ne manque plus, finalement que les victoires, la gloire et la fortune.

Franchement, je ne sais pas quoi dire alors, heureusement que mon père m'a toujours dit de ne pas exposer mes sentiments, aujourd'hui ce conseil m'est bien utile.



Je pense à Nicolas qui n'en reviendra pas qu'à mon âge, j'ai déjà une épée. Seulement je ne pourrai lui montrer que ce soir, quand nous serons rentrés de Bordeaux. J'aurais tant aimé le voir avant, lui exposer ma joie et la partager avec lui. Mais je suis le futur comte, ma position sociale, avant tout, ne me permet pas d'effluves, surtout avec des personnes moins bien nées que moi, ça serait inconvenant et mes parents ne me le pardonneraient pas.

Ils ont du respect pour les gens qui travaillent dans le château, mais pour le comte et la comtesse les règles de la bienséance et des relations sociales sont primordiales. Elles doivent être suivies pour le bon fonctionnement de la société.



Le cheval qui a remplacé Arion s'appelle Écume à cause de la blancheur de sa robe. C'est André, le palefrenier, qui lui a donné ce nom et tout le monde en est d'accord.

Alors ce matin, le comte, notre escorte et moi, nous partons rejoindre la capitale de la Guyenne afin de vérifier notre commerce, rencontrer quelques marchands anglais et traiter les affaires courantes.

« Nous serons de retour à la nuit tombée », dit-il à ma mère au moment de nous en aller.

Je pense en moi-même que ça ne sera donc pas aujourd'hui que je pourrai montrer mon épée à Nicolas. Mais enfin je pars vers de nouveaux horizons et ça, je ne peux pas en être mécontent, mon avenir commence maintenant.



Jamais je n'aurais pu imaginer à quel point il est difficile de gagner le droit de vivre. Il faut rencontrer beaucoup de gens, faire beaucoup de pourparlers, arranger les échanges pour que tout le monde en soit satisfait et y trouve son avantage, être aimable avec certains et menaçant avec d'autres.

Puis père me montre un livre de taille hors du commun sur lequel sont alignés des chiffres.

J'apprends que des gens sont payés pour les inscrire, des gens dont le métier est celui de comptable.

Je n'y comprends vraiment rien, on parle avec des inconnus et ensuite il faut relire des nombres qui ne semblent pas liés aux accords.

Le comte lui, sait très bien ce qu'il fait et ce qu'il dit, il est assuré dans ses gestes, sûr dans ses propos, il se montre bon professeur, mais la matière enseignée reste quand même un mystère pour moi.

La journée est passée sans que je m'en rende compte, il y avait trop de nouveautés et de choses incompréhensibles qui m'interpellaient pour que je voie filer les heures. Même le déjeuner fut pris rapidement. Maintenant, père me dit qu'il nous faut rejoindre le château, je suis épuisé, j'ai des questions plein la tête et je comprends que je ne connais rien à la vie.



Ce soir, mère semble ailleurs. Pendant le dîner, elle n'a pas prononcé un mot. Père par contre, n'a pas cessé de parler de ses problèmes et a souligné quand même l'intérêt que j'ai porté à ce qui se passait, c'était encourageant.



Maintenant je suis sur mon lit, un peu décontenancé, car le jour anniversaire tant attendu, ne s'est pas du tout déroulé comme je l'espérais ce matin en me levant. De plus, je n'ai pas vu l'ombre de Nicolas. Ce que je déteste. Jamais, depuis des années, une journée ne s'est passée sans que nous nous voyions au moins une fois, je n'aime pas ça, je me sens très contrarié.

J'ai à peine fermé les yeux qu'un homme

s'introduit dans ma chambre. Il s'approche de mon lit et me propose d'échanger des tonneaux de vin contre des écus, à condition que j'inscrive sur un parchemin qu'il me faut prendre un bateau pour Londres et l'accompagner par la voie des mers.

Alors là, je ne suis plus d'accord, je n'ai jamais quitté le château familial, ce n'est pas un petit marchand anglais qui me forcera à partir.

Je sens la colère me monter au visage qui devient brûlant. Ne pouvant m'en empêcher, je sors d'une traite mon arme de son fourreau et je m'élançe sur le malotru qui a l'audace de vouloir me faire franchir les océans contre mon gré.

En un tour de main, ma nouvelle épée le transperce de haut en bas laissant des bouts de chair sur le sol de ma chambre et provoquant l'apparition de tas de morceaux de parchemin qui volent en éclat partout autour de moi.

Par quel sortilège est-ce possible, je crie que je ne me laisserai pas faire. Aucun homme ne pourra m'emmener en Angleterre si je ne le veux pas !

La porte s'ouvre à nouveau, mais sur une ombre féminine cette fois. Elle s'approche de mon lit doucement. Puis elle me demande si tout va bien.

J'ouvre les yeux pour effacer ce rêve horrible que je viens de vivre, je regarde la comtesse et je lui fais signe que tout va bien.

Rassérénée elle m'embrasse sur le front, comme toujours, et elle repart sans bruit en refermant la porte de ma chambre.

Je pense que ma journée d'anniversaire s'est rappelé à moi durant la nuit par le moyen d'un cauchemar que je vais faire en sorte d'oublier au plus vite. Je plonge dans un sommeil profond, tranquillement.



Ce matin, il fait beau, j'ai fini par dormir et je me sens bien.

Nicolas n'est pas là pour m'apporter de quoi prendre mon bain. Je trouve que c'est un peu curieux, c'est la première fois que ça arrive. Serait-il malade ?

Après tout, je suis assez grand pour me tremper dans la baignoire tout seul et ensuite m'habiller, je vais donc d'un pas assuré jusqu'à la salle de bains.

Ce bain hebdomadaire est une bénédiction, car je déteste rester plus d'une semaine sans me laver, l'hygiène est, dans la famille, une question primordiale.



En arrivant pour prendre mon repas du matin, père est là, il m'attend. Il est seul.

« Bonjour père, n'avez-vous pas vu Nicolas ce matin ? »

La réponse ne se fait pas attendre. C'est un

ton solennel, identique à celui qu'il a utilisé la veille qu'il me déclare : « Mon fils, aujourd'hui tu vas partir rejoindre ton oncle, le frère de ta mère qui habite près de Montaigu. C'est en Vendée, à moins de cent lieues<sup>1</sup> d'ici. Tu chemineras avec Nicolas qui te servira d'aide pendant ton trajet et toute ta formation.

Alexandre, ton enseignement de la vie a commencé hier. Tu dois, maintenant, prendre ton destin en main. Je veux que tu ailles chez ton aïeul où tu deviendras écuyer. Ensuite, tu reviendras quand ton oncle et toi, vous aurez jugé que tu auras assez d'expérience de la vie.

L'épée que je t'ai offerte hier te servira, ainsi que tes connaissances en anglais et en français.

La géographie aura aussi son utilité. Le lieutenant main-rouge, il m'a dit que tu te débrouillais bien dans les duels. Tant mieux, tu peux en avoir besoin pendant ton périple qui ne sera pas sans risque.

Il te faudra parfaire ton éducation. J'espère que tu arriveras sans trop d'encombres chez le comte Godefroy de Beaurepaire. Je sais que je vais être fier de toi. »

Père se penche sur moi, me fait l'accolade, comme à un homme, et il me remet une bourse pour la route.

Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Avant mon quinzième anniversaire, je n'étais qu'un enfant. Aujourd'hui, mes parents me parlent comme à un adulte et ils m'envoient affronter mille dangers avant d'atteindre le château de cet oncle que je n'ai jamais vu. Je ne connais pas la route, comment trouverais-je alors le chemin ?

Le comte se détourne de moi pour me signifier que je dois partir et qu'il n'a plus rien à me dire. La comtesse, ma mère, n'est même pas présente alors que je ne la reverrais peut-être jamais.

Que les traditions dans cette famille peuvent être cruelles !

Je ne peux que dire « Au revoir père » et je quitte la salle sans avoir mangé, la peur au ventre.

---

1 Une lieue correspond à peu près à 4,8 km.